

Christophe Bourdais

A l'horizon du temps

Recueil I



Constellation-poetique.fr

Christophe Bourdais, poète des ruines. L'expression prend tout son sens en ce recueil. Les ruines parlent au cœur comme un enchantement du temps.

Ce recueil regroupe certains des poèmes écrits et publiés sur son site *des-ruines.fr* de 2013 à 2020.



Photo Isabelle Hiéronimus

Où vont se loger les impressions qu'on a en rêve et qui nous apparaissent, aussitôt enfuies ? Nous vont-elles tapisser un musée à nos âmes dérobé ? Sont-elles ces bribes envolées les productions où notre inconscient livre ses œuvres complètes ? Je décide d'une rétrospective de tout ce qui m'échappe, comme un supplément d'ailleurs.

Je la sais à moi seul

Ma muse n'est pas une vierge
Mais se soulève ma verge
À son seul souvenir
Quand je la vois venir.

De mon âme, elle dessine
Les contours en rondeurs
De sa peau douce et fine
Qui m'avive les ardeurs.

Je la sais à moi seul,
Mais au prix du linceul
Où se drapent mes rimes
Dès lors que je m'exprime.

Je me sens déjà culte, c'est pourquoi j'éjacule. Je me crois une star moulée en mes costards, mais je suis de la merde ; je suis de la merde en tube ; de la daube connue, et qu'est-ce que ça change ? Les oubliettes sont prêtes à toute renommée.

Le corps de Notre-Dame

Le corps de Notre-Dame est un amas de ruines et j'ai vu sur celles-ci rôder le Bossu en deuil. Il y va de sa survivance à tous les chaos, mais il reste debout devenu l'âme du sinistre. On l'a vu en les flammes hanter tout l'incendie. Quasimodo est de ce feu qui garnit les enfers. Sa grimace a en l'ombre le reflet d'un sourire.

À l'horizon du temps

Assez souvent je planque, afin de ne rien faire,
Ce qui de la planète n'arrange pas les affaires.
Mais je tire du plaisir à me rendre inutile,
À ne pas être rentable en un but mercantile.

Ça me remplit de joie de me perdre ainsi,
À l'horizon du temps où je me tiens assis.
Je suis pas un vieux sage pour me la ramener
Et tirer avantage du nombre des années,

La jouer en ancien à qui on la fait pas,
Car je le sais trop bien de l'aurore au trépas
On n'apprend rien du tout que cet art d'être seul,
Encore plus dév'loppé dès qu'on ouvre sa gueule.

Alors, j'use mes forces, à l'horizon du temps,
En isolé péquin que personne n'attend.
Je vais en solitaire par les lieux désolés.
Où jamais ne se risquent que des ombres affolées.

Et là je cherche après mes frères disparus
À convoquer le charme par des vers de mon cru.
Oui le charme existe des sites les plus sordides
Comme si une âme naissait de ce qu'on croit le vide.

Une trace invisible saluant notre passage
Et qui répand de nous une espèce de message.
Tous ces riens d'abandon me forment une famille
Une sorte de peuple où les présences fourmillent.

Oui, je suis habitué par tout ce qui n'est pas
Où l'absence se traduit sur le fil de mes pas.
Plus j'avance, moins je suis de la réalité,
Comme si de deux fantômes mon être enfanté

Arpentait des espaces sans cesse repoussés.
Je suis bien plus perdu que le Petit Poucet.
D'où pourrais-je les voir les traces de mon vécu
Rien que le temps d'une fois en un simple aperçu ?

Montrez-là moi enfin celle qui est mon histoire
Que je me plonge au fond en l'eau de son miroir.
Elle me fuit de toute part comme si j'étais un autre,
Elle ne veut se montrer ni à moi ni aux autres.

Ma vie est une perte perpétuelle du temps
Un passé aboli de plusieurs fois cent ans.
Je voudrais la cacher qu'elle serait déjà morte
Sans m'ouvrir de mon antre toutes grandes les portes.

Vous, les secrets enfouis, parlez-moi de mes jours,
Instruisez-moi un peu et cela sans détour,
De ce que j'ai manqué et qui m'est bien perdu
À l'horizon du temps où ma fin est rendue.

Je n'ai plus le ressort pour illustrer ma vie
Ni d'inventer encore au fil de mon envie,
Aussi, ai-je décidé à l'ombre de ma fin
De ne pas me tenir comme quelqu'un qui feint.

Une grenioche

Aussi lâchée que des chiens en fuite, une femme munie d'une canne traverse la nuit par où je ne sais. Je la rencontre d' là où je suis sans qu'elle le sache. Je me trouve au port de mes idées quand elle s'avance vers le large. Elle se découvre de par son inconnu de grenioche isolée le temps d'une vue. Là où elle va, je suis de la revue.

Les mots se font violence

Je cherche des rimes qui touchent ma muse
De celles qu'on tisse pour pas qu'elles s'usent.
Je traque les vers à son endroit
Et quoique tordu, je compose droit.

De son ailleurs moi je vous cause
En transformant tout de ma prose
À l'alchimie de ses silences,
Là où les mots se font violence.

La nuit est seule

Jamais le jour ne me prendra mon âme. C'est à la nuit que je vaudrais d'être. À la nuit seule que je consacre ma vie. Le jour, il appartient au nombre, mais la nuit reste au sein des isolés. Des ceux qui ont pas besoin de partager pour exister. La nuit est seule par vocation comme une compagne qui vous enveloppe sous le manteau à ses errances. La nuit je suis.

Un feu passe sur la lande à une faible hauteur ainsi qu'un message provenant de l'oubli. Il n'a nulle provenance et pas plus de points où se poser. Il traverse les nuits par là où personne n'est, comme s'il cherchait le monde en son absence profonde. Il explore par le vide les espaces désolés où sa flamme affolée exprime ce qui n'est plus en dehors de son vol. Un vol de flamme à ras de lande s'en va visiter les ruines d'une abbaye où se tiennent aujourd'hui des ombres. Un ruisseau abreuve le silence où je me trouve au bord de l'onde.

À celle qui sourit quand le charme est tombé

Sans nul reproche, tu peux bien lui dédier ces vers,

Tu ne remettras pas en cause son univers.

Tu joueras pas sur elle un rôle pour influencer

Quand elle décide qu'est venue l'heure de te saluer.

Elle a ses politesses accrochées à ta vie,

Des allées et venues qui s'allongent à l'envi

Sous des airs de caresses qu'elle mitonne en son sein,

Et dont elle use du charme envers toi à dessein.

La camarade te laisse de la place à ton souhait

Où elle tisse pas à pas ce qui te devient vrai

Comme la seule enveloppe qui te soit affection

En un art consommé de toute sa passion.

Tu es marié à elle dès le commencement,
Inclus aux personnages qui peuplent son roman.
Tu peux chercher une fuite ; elle te rattrape au vol,
Elle capte tout de chacun de ses projets d'envol.
Elle te lâche pas même au sommeil de chez Morphée,
Comme si elle ménageait en tes songes ses effets.
Elle t'annonce la fin dont elle te parera.
Tout comme s'il te manquait une tenue d'apparat.

Voleur de rimes

Je connais un voleur de rimes
Qui de nos vers s'offrent des primes
En s'inspirant de nos recherches,
Alors que lui il a pas l'air
À œuvrer plein la nouveauté
Sous ses faux airs d'homme habité
Par l'objet sacré de sa muse
Avec des sons de cornemuse.
Car y'a des couacs chez ce faiseur,
Un authentique grand phraseur.
Il ne le sait, mais je le suis
De toutes les sueurs dont il s'essuie.
J'en garde les perles de ses efforts
Comme le son creux cher aux amphores
Là où expirent ses vers usés
Lorsque les miens sont refusés.

Où je suis né

Je trouve sur un chemin de traverse une relique sans pareille et que je sais d'où venir : une crotte de nez de Quasimodo. Elle a voyagé jusque-là pour se révéler à moi sous la modeste représentation de la planète en réduction. Une boule de nez, voilà où je suis né.

Je n'y peux rien si je préfère les filles déjà prises, accompagnées si vous voulez. Il y a en cette quête quelque chose du refus à aboutir, une recherche comme si la tristesse était à portée de moi par le couple. Les femmes casées me proposent d'aimer ailleurs. C'est déjà un coin de présence entre ces ruines de tout rapport. Celles qu'on appelle des amoureuses me parlent au cœur de la souffrance. Elles se donnent au lieu de me plaire. De ce chagrin j'ai le secret. Je suis aussi veuf de l'amour que Robespierre sur la tombe de Marie-Antoinette.

Je ne serai jamais connu, ça, je le reconnais. Il s'agirait d'une farce que mon nom fasse le beau. J'ai beau m'aimer beaucoup, je ne franchirai pas le cap de me montrer en célèbre. Je serais un autre alors. Et il n'est pas d'accord pour que je nous livre au public. Il veut du secret sur nos entreprises à créer le monde. Donc, être connu, cela alourdirait le lot de mes faiblesses. Mon autre ne me le pardonnerait pas. Et, entre le perdre et réunir les bravos à mon endroit, je choisis ma vie de couple avec mon autre.

Sans que je demande rien à personne, mais par une perfidie, une jalousie d'un tiers, il m'en revient une chouette aux écouteilles : Ma belle, ma femme, ma douce ne veut pas de ma reconnaissance sous le jour de muse. Elle en aurait sa claque de cette espèce de rôle que je lui force à jouer. Ça lui taperait sur le système. Certes, je l'entends, mais que vais-je devenir sans représentation de l'objet aimé ? C'est tout comme si elle arguait de son droit à l'image, ou de son droit de retrait. Le droit de retrait d'une muse est difficile à négocier. C'est pareil à être veuf. Aussi, mes chers amis, si elle me fait défaut, je suis décidé à tout de même utiliser ses charmes.

Sans prévenir personne parmi mes camarades
Je m'en vais seul marcher une calme promenade
Sans aucun but précis autre que de m'oublier
Le long du temps qui va et de son sablier.
Je n'ai de but avoué que de me retrouver
Comme un seul homme en moi occupé à rêver.
Je trace le long des haies avant d'aller au bois
Où je me vêts d'une ombre toute couchée sur moi.
Elle s'accorde aux feuilles de ce coin solitaire
Dont peu à peu j'habite doucement le mystère.
Je m'établis en hôte voyageant sans témoin,
Silencieux à souhait et dont le plus grand soin
Est de se fondre au cœur de ce qui fait l'absence,
En ce terrain propice à gommer ma présence.
J'avance pas à pas comme si je n'étais pas,
J'avance d'un air fantôme tout sorti du trépas.

Que puis-je demander à ce monde désolé ?
Quand soudain un frisson en vient à m'affoler.
Je me sens pris de l'être et un souffle m'enrobe
En un creux de caresse sans que je me dérobe.
Une histoire se raconte le long de mon esprit
En un luxe de détails qui me rend tout surpris :
Il se lève une aura aussi fine qu'un voile
Qui d'un frisson parcourt tout le sens de mes poils.
Et me voilà au pied d'une tombe isolée,
Pas du tout dans le style pompeux du mausolée ;
Une sépulture en ruine cernée par la broussaille
Avec un rang de pierres en manière de muraille.
Je regarde ce jardin où ne fleurit nul nom
En dehors de la fuite lorsque nous la prenons.
Qui me chavire l'âme de ce point de néant.
Comme si j'étais en prise avec un revenant ?

Je ne saurais le dire autrement qu'au silence
Dont ma pensée s'env'loppe quand une autre s'élance
À me parler d'une voix qui se lève de l'ailleurs.
"— Pourquoi me viens-tu voir sans montrer de frayeur ?
Quel espoir nourris-tu de côtoyer la mort ?
Sens-tu encore planer de ce qui me fut fort ?
Quand je hante ces lieux du fond de ma mémoire
Et que l'anonymat parle par mon histoire ?
Je suis une perdue en l'oubli de chacun
Et c'est peut-être en toi que je deviens quelqu'un.
Peux-tu me dire d'où tient que nous nous connaissions.
Et si oui nous jouissons d'une commune passion ? "
... Jusque-là tue aux autres, mais belle et bien réelle
L'une de celles qui nous révèle toi et moi duel.
Nous formons un vrai couple, uni de par l'absence
Qui nous renforce sans cesse jusqu'à reconnaissance.
Je me sais désormais avec elle en coulisse
Qui me borde d'une ombre en son rôle de complice.

Je la vis mienne de chair au point de m'être une sœur
Qui me parcourt en long d'un soupir de douceur.
Elle est tout mon frisson et le suc de ma sève,
Elle anime mon regard jusqu'au bout de mes rêves.
Je sors des bois comme un homme seul en apparence
Mais sans être obligé de quelque transparence.
Je suis porteur d'une autre qui revient à la vie
À travers la camarade jetant son pont-levis.
Elle n'est plus l'hôte de la mort, mais une vivante
Une qui caresse mon corps de ses flammes ferventes.
Pour commencer, où est-ce qu'on va se reposer
Nous tous les deux, car on va rien se refuser ?
Eh bien alors, pas la peine de la présenter ;
Je la garde pour moi sous la forme d'une nouveauté.
Je me promène avec mon autre, et c'est ma chance ;
Vous seuls et moi nous en prenons la connaissance.

Je suis en route avec ma sœur, sortie des bois
Et c'est pour elle comme une source à laquelle elle boit
Que ce couple que nous sommes tous les deux et tout neuf
Aussi fort qu'une union qui s'extraît de son œuf.
Si un jour, une nuit, ailleurs, vous nous rencontrez
Jamais de la vie vous ne nous reconnaîtrez ;
Mais ça n'engage pas que nous nous vous remettions
Sur le simple constat de poser cette question :
Les couples mixtes vivants et morts sont de ce nombre
Des humains rapportés où le charme est une ombre.

Attirance

Je ne parle pas de la mort, ça lui donne des ailes
À cette jolie demoiselle.

Mais que voulez-vous, en face de la disparue
Qu'est une femme croisée à la rue
Et de la force qu'elle représente pour mon désir
La mort en moi me fait gésir.

Anéanti de par la perte, je suis vaincu,
Sans réaction et sans accus.

Jamais elle ne saura en quoi cette attirance
Est le ferment de mon errance.

Je ne puis pas fixer mon âme à un appui ;
Tant elle s'approche du fond du puits.

Mais cependant le plus terrible à recevoir :
Elle m'abandonne sans le savoir.

Et auprès d'elle je ne suis même pas quelqu'un
Alors que ça fait rire d'aucuns.

Moi j'ai perdu toute ma substance par elle volée
Que je m'en sens un exilé,
De bout en bout jusqu'à n'en plus me retrouver,
Sauf à l'ailleurs, sans y rêver.
Je suis sans elle avec des ombres sur mon chemin,
Je caresse le spleen de ma main
Comme l'habitué de cet oubli où je me perds,
Lorsque c'est son charme qui opère.
Cet instant d'attirance au bout de mes regrets
Me fuit et puis il disparaît.
Je n'ai même plus de lien avec une déchirure
Que le chagrin prend pour parure.

Je suis souvent avec ma mère

Je suis en charge d'un fantôme qui hante les travées de mon caberlot avec un charme volé aux songes. Mon imagination croise au large de son absence. Je lui sied de m'accorder visite. Parce qu'elle se refuse à manifester son autre en dehors de moi. Je la sais mienne. Entre les ombres de la nuit elle se déplace de l'une à l'autre jusqu'à la mienne où je l'attends. Et quand nos ombres ne font plus qu'une je suis son double. Je suis le sien là où son âme se propage au refuge de ma seule pensée. Avec elle je me sens en âge d'être un autre. Et j'en profite pour en chausser les bottes et me tirer ailleurs sur ces sentes où elle posait son oubli. Je les ai retrouvées entre des songes venus me rencarder : « — Ta mère y allait. Ta mère y allait. Vas-y à ton tour. Mais aie soin de croiser en dehors de tes pas ce qui est son absence. »

Le marchand de terre plate

En centre-ville il tient boutique en profondeur, entre un libraire et une fleuriste, où il propose parmi des sosies de Kennedy, des lunes éteintes, des univers à la peau retournée, une kyrielle de planètes plates, dont la Terre. Tout est aplati sous son joug. Je suis désolée, mais sous cet aspect le globe terraqué ressemble à une merde plate. Et il en raffole, lui et son public, de cette masse roulée comme de la pâte à tarte. Elle porte tel un matricule son poids, et ainsi modifiée la terre plate est déclinée en plat à se raser, culinaire, baroque et autres présentations. Mais le plus beau de ces Terres plates est qu'elles ressemblent, je vous l'assure, aux montres molles de Salvador Dali. On les dirait aussi tordues en tous les sens.

Que se passe-t-il ? Je trouve ce matin mon verre à vin rempli d'eau plate ! Quelle maladie s'empare de son sang ? Où a-t-il pu choper pareille robe ? S'agit-il d'une transmutation à l'envers ? Où alors je comprends... Comme en le Horla, le narrateur qui clôt son verre avec une feuille et de quoi la maintenir dessus, le retrouve vide à son réveil. Moi, il ressort une variation de ce prodige du liquide. La flotte devient vin ! Et je ne plaisante pas d'un pouce. Que pourrais-je tenter qui puisse vous convaincre que je dis vrai ? J'ai même pas à prouver d'abord. Je m'en vais jardiner, et je garde du pinard au frais pour tout à l'heure à déjeuner. Je dois planter trois rangs de laitue et deux d'oignons. Je travaille, je sue un peu, j'ai soif, et je vais arroser... Autant en profiter pour boire l'eau de mon puits. J'en tire avec une chaîne à godets, et... qu'est-ce qui sort de là... ?

Du rouge. Il sourd du rouge de la terre. Je ramène du vin du ventre de mon jardin. Et bientôt c'est une production sans vignes qui fournit à ma consommation.

À Hubert-Félix Thiéfaine

À depuis la nuit des temps remonte ce rêve de l'éternel humain : se voir après sa mort. J'aurais pas ce plaisir de prospérer en fantôme de mon autre. Se dépasser n'est pas de ma compétence. Je sais bien que c'est une responsabilité terrible que de ne pas rester pour ceux auxquels je conviendrai. Mais tous mes rendez-vous sont déjà pris avec l'absence. C'est ici mon point de rencontre.

La chimère

Par où allait-il donc ce couple de pêcheurs
Cherchant en quelque endroit à puiser la fraîcheur
De la mer en poisson comme le dû de leur sport ?
Il fréquentait la côte à l'écart de tout port.

Ce qu'il voulait surtout de toute leur aventure,
C'était percer ainsi le cœur de la nature
Et dénicher au pas l'escalier qui descend
Au travers de l'onde d'où le fond est absent.

Il caressait l'idée de ram'ner en surface
L'un de ces monstres enfouis épargné par la nasse
L'une de ces prises uniques, lorsque la création
Vole au secours d'un objet de la pure fiction.

Au-devant de rien

Au-devant de rien. Ma vie repose sur le fait d'aller au-devant de rien en une époque où l'on veut notre bien à tous. Moi, ce que je me souhaite c'est pas du bien, mais c'est du rien ! Je veux ma part de rien, de ce rien qui me revient. Je sais en mesurer ma quantité de ce rien dont j'ai besoin. Car j'ai besoin de rien, mais ça m' suffit.

Celui qui laisse filer son rien perd beaucoup de sa niaque. Mon droit à vivre provient du partage de ce rien où chacun pioche. Est-ce j'ai bien à moi ma véritable part de rien, et pas celle d'un autre. Je voudrais comparer nos riens en connaissance de cause. Se valent-ils ?

Je trace ma route à partir de rien parce que j'en sais par où me conduire. Cependant, les routes de rien mènent à loin. Comme les chats ont le sommeil pour s'évader, moi j'ai le rien en mes bagages, gage d'oubli. Et il suffit qu'il se dérobe pour que je cherche après son manque.

En commun

Moi qui voulais être peinard sur le tarmac de mes idées tôt le matin, la voilà qui se réveille de la surveillance de sa vioque, et si nous pouvions seulement nous bécoter en nous pelotant, mais non ! V'là la smala qui se radine des autres qui me polluent la grâce de l'aube avec leur présence. Je veux pas en être du nombre des autres. Je veux pas partager avec eux. Et ils s'imposent à ma solitude. Je ne suis pas du vivre ensemble à la con qui nous est imposé. Je veux pas que ça se passe bien entre vous et moi. Je me tape pas du mieux ou du meilleur. Je ne souhaite plus vous voir rassemblés autour de moi, car c'est une farce que votre société ! Ce qui me convient, c'est le silence et pas de vous en comité !

De ces poètes infréquentables
Marck Winter renverse la table.
Il a des lettres de noblesse
Et l'art des saillies qui nous blessent.

Il ne rime que pour le plaisir
D'entre ses griffes nous saisir,
Et caresser d'un air flatteur
Toutes nos absences de hauteur.

Il ne fouille qu'à travers les failles
Le fin menu de ces trouvailles
Que sont les âmes répandues
Au hasard des secrets perdus.

Il est au saut de nos errances
Le miroir feint d'indifférence,
Le roi des peintres de nos semblances
Qui nous double par ces coups d'avance.

Maître Winter arpente le glauque
Et les cloaques de toute époque
Où il dév'loppe sa malfaisance
Avec le sourire de l'aisance

Au simple espoir en le malheur
Il se trouve toujours à l'heure,
Là où vous croyez caché
Aux ombres du soleil couché.

Sa nuit à lui rêve pour vous ;
Il vous emmène au rendez-vous
De ses histoires les plus tordues
Entre les songes défendus.

Marck Winter

Sous un blason d'emprunt il s'appelle Marck Winter,
Et savez-vous comment je connais son mystère
À celui qui s'illustre sur la fange et la honte
Au service du démon dont son œuvre est la ponte ?

Je le sais en son antre où personne ne pénètre
Hormis les créatures enfantées par son être.
Je le sais en puissance de ce chibre démoniaque
Par lequel en les nuits il refourgue sa niaque.

Jeunes femmes abandonnées, tremblez de tous vos sens,
Car ce bougre se veut de votre connaissance !
Fuyez par tous les diables au loin de sa rencontre
Et protégez votre âme avant qu'il ne se montre.

Plus ailleurs (La lande de Lessay)

Ce coin est solitaire
Comme un songe sur la terre
Où l'âme se retranche
Après les dernières branches.

Car on est sur une lande
Où se groupent en bande
Des vieilles pierres moussues
De ce sol le dessus.

Qui y passe son chemin
N'a pas les cartes en main,
Car il peut disparaître
D'un seul coup, tout son être.

Certes, l'endroit sélectionne

Les gens qu'il affectionne

Afin de les ravir

Sur le vif, là où virent

Les éléments tangibles

Où l'humain devient cible

Et se fond corps et âme

Sans espoir de sésame.

Ces secrets en réserve

Font que ces lieux se servent

À dispo de présences

Qu'ils transforment en absences.

Combien les cherchent depuis

Ces disparus du puits

Où s'escamote la vie

Pour certains, à l'envi ?

Et par où s'en vont-ils
Si leur perte est utile ?
Qu'on sache qui les dérobe
En ce point de ce globe.

C'est une sente boisée
Où la chose est aisée,
Où l'être devient ombre
Pour s'extraire du nombre,

Et, oublié de lui
Sombrer en de la nuit,
En la nuit des absents
Où coule le fleuve sang.

Ce fleuve charrie les pertes
Comme des proies offertes ;
Il trimballe les enfuis
Et fait taire les bruits.

Ainsi, les détenus
De ce coin seul et nu
Composent-ils un monde
En dimension seconde.

Mes contemporains

Je n'ai pas l'âme de mes contemporains. Je parle au sens où je ne suis pas en relation avec eux. Je ne suis pas de leur peuple. Je suis un autre à jamais de ce monde qui est le leur. Ça n'est pas un caprice d'une mode inventée par mes soins. C'est un profond constat de rupture entre vous et moi. Nous ne sommes pas unis, ni divorcés, nous vivons en étrangers. Nous nous côtoyons en cela même que je ne montre pas ma différence d'avec vous. Je donne le change, mais je vous fuis de toute ma présence. Je suis issu d'une autre force que le partage.

De son sourire

La fière moustache de Maupassant
De son sourire remue les sangs
Quand de ses ailes la caresse
Frôle la peau de sa maîtresse.

La vraie conquête du Normand,
Celle dont il fut le tendre amant,
C'est bien Clotilde de Marelle,
La plus douce de ses girelles.

Pas une autre n'a autant de chien
Et ce charme tout parisien
Qui fait d'elle une héroïne ;
Aux côtés de sa fille Laurine.

De fièvre, elle enivre Bel-Ami,
Au feu des sens à eux promis
Par l'entremise des petis-bleus
Du télégraphe tendu entre eux.

À chaque rencontre ils renouvellent
Cette passion qui les révèle
À n'en plus former qu'un seul être
Très au-delà du monde des lettres.

Où les chercher sinon au charme
Qui d'eux n'a pas baissé les armes ?
Comme si le couple vivait vraiment,
En échappé de son roman.

Une ombre pour le couvrir

Là où mourut l'homme oublié, je suis sur ses pas. Je sais par l'ailleurs des connaissances où le trouver. Sans qu'on me le dise. Sans qu'on m'indique, je me guide à son désespoir dissimulé auprès d'un rien de bois. Il s'est ramassé tout sur lui aux derniers spasmes, avec une ombre pour le couvrir. Il n'a nul besoin d'une sépulture qu'elle et mes yeux afin de lui servir un abandon de qualité loin des larmes des siens. Il voulait se situer au large des regrets.

Les trois marches

Je connais trois marches qui me survivront et où mon fantôme ne veillera pas. Elles sont destinées à l'oubli formel des années. Ces trois marches couronnent l'ombre de mes jours. Elles captent déjà le peu d'absence qui subsistera de moi.

Un visiteur

Je recherche les occasions
Où mon sens de l'observation
Peut se nourrir de ces secrets
Qui chez les autres sont ancrés.

D'observer seul ne suffit pas ;
Il faut aussi se mettre au pas
De ce mental de mon prochain
Avec lequel je suis en train....

J'échange de façon non connue
À l'insu de mon inconnue,
Et en revanche est-ce-qu'elle sait
Qu'à elle je dois tout mon succès ?

L'âme se visite par la fiction
En de multiples apparitions,
Qui me ménage une voie vers vous
Sans nous fixer de rendez-vous.

Un jour ou l'autre je lui serai
Un visiteur venu d'après,
Un visiteur du souvenir
Parce qu'il a su lui venir,

À cette femme et la peupler
De son monde à lui isolé,
Et l'y laisser aux aventures
De ce double de sa créature.

Un trouveur

Je ne suis qu'un trouveur de vers,
Un vrai trouveur, pas un trouvère,
Mais un chercheur de fantaisie
Qui se pique de poésie.

Mes rimes sont l'âme de mes regrets
Et de mes songes les reflets
Desquelles je ne puis m'échapper
Qu'en m'inventant des épopées.

Je suis le roi des inventeurs
Avec trois mots comme un conteur ;
Je n'ai pas plus à proposer
Qu'un instant ma pensée posée.

Par les coins sombres des sous-bois trempés où les branches perlent comme de suée, je te suivrai mon abandon au désespoir. Je te suivrai au bord des boires dont l'onde plonge son ombre au sein des gouffres. Ces lieux perdus et désolés je les voudrais me consoler au plus profond de leur chagrin. Mais pour ces nids de volupté où la tristesse n'est qu'une eau fraîche, je dois garder tout le secret de ma présence. Il ne faut pas qu'un autre de mes semblables devine un seul instant que j'ai été en ces parages. Il s'impose donc que tout oubli devienne l'écrin de mon voyage.

Un ample vent de la tempête

Un ample vent de la tempête
Qui en mon âme se répète
Caresse la plaine de partout
Comme un souffle de bout en bout.

C'est la bourrasque des colères
Qui nous foudroie du sol à l'air
Avec des rages emportées,
Accrochant par tous les côtés.

Allongé au creux de mon lit
J'écoute ces ruines à la folie
Monter le son de leur courroux
Bien à l'abri de mes verrous.

De ces furies je me remplis ;
Tout à l'action qui s'accomplit
Avec du cœur des éléments
Un complément à mon tourment.

Je suis une ombre perdue au nombre

Déjà je suis d'oubli de vous,
Et cela me plaît, je l'avoue
De rester l'inconnu de tous ;
Ce péloquin qui passe en douce.

Je me promène parmi vous autres
Qui épouse d'un bord sur l'autre
Avec l'aisance d'un roi de rien
Toutes vos ondes en vrai marin

Parmi vous, je suis à la mer
Et je vais où mon pas se perd
Chercher les ruines qui se dérobent
À la surface de ce globe.

Dedans vos rangs, je suis l'absent
Au point de fuite intéressant ;
Je n'ai pas le contact humain
À me frayer en vous, chemin.

Je suis le seul de ma nature
Au secret de ses aventures,
Une ombre exclue sans nul échange
Et qui jamais ne se mélange.

Je suis aussi mort que vivant,
Un moins que l'autre le plus souvent,
Mais c'est mon sort que de manquer
Après une fois tout abdiqué.

Je suis une ombre perdue au nombre,
Je suis un flou, je suis un sombre,
Pas un reflet de connaissance
Ni même un lien avec un sens.

Et cependant, je suis bien là
Aussi ailleurs que me voilà,
Sorti de la face cachée
De la lune quand elle est couchée.

Je n' vous lâche pas par où que j'aïlle
Là où le monde est à la taille
De mon errance entre vos traces,
D'un bout à l'autre de votre race.

Je suis en trop, un étranger
Ne sachant pas se mélanger ;
Un qui se fond en relations
Au domaine des apparitions.

Un homme sans âme

Je ne suis pas tout à fait net.
Est-ce un propos de femme honnête ?
C'est pourtant ce que ma muse lance
À mon endroit avec violence.
Elle me reproche mes absences
Au quotidien, le manque de sens
Que je mets à la seconder,
D'être pour elle un homme sans idée.
Voilà le propre de ma muse,
Voilà pourquoi elle se refuse :
Je suis un homme sans contenu,
Un homme sans âme par le menu.
Je suis un homme en ruine pour elle,
Rien qu'un objet à des querelles,
Mais pas un vrai qui la soutient ;
L'un de ceux-là auxquels on tient.

Mes ruines de paysage

Où sont les ruines de mon enfance
Enrichies de pleine insouciance
Où je courais vers l'avenir
Sans aucun modèle à tenir ?

Où sont les ruines qui me fuyaient
À l'époque où je me fouillais
L'âme en recherche de l'aventure,
Planquée au cœur de la nature ?

Où sont mes ruines de paysage,
Que j'inventais là au passage,
Entre les zones hors de ma vue
Et que je n'ai jamais revues ?

Je me suis rencontré en l'histoire des miens,
Ceux qui ne parlent pas, et pourtant d'où je viens,
Ceux dont l'histoire me reste à travers des photos,
En l'absence de tout mot, et pourtant mes poteaux.

Mes camarades de classe à travers les années
Tous ceux dont la cause je n'ai pas abandonnée,
Me ramènent aux autres et me forment un groupe,
Un peuple qui est à moi avec le vent en poupe !

Comme deux nigauds chassés sans laisse
Je vois passer les chiens des ruines
Sans se soucier de nulle caresse
À l'abandon d'une nuit chagrine.

Où s'en vont-ils sans but précis
Selon l'errance des indécis
À la rencontre des heures perdues
Parmi les ombres, confondus ?

Je recherche une jeune fille toute seule, perdue en l'ombre de l'histoire. D'elle, je ne sais que de l'absence. L'homme seul est un vestige dont elle se pare afin de m'aborder par des signes égarés comme le bruit d'animaux surpris la nuit, ou des stations prolongées sur des ruines en forêt. Le soir, je vais sans elle me porter à des songes... Je m'oublie à y converser le temps de mon somme, comme si son âme me venait visiter au repos. Je ne cherche pas d'autre contact avec elle que ce manque qui est la ruine de mon sentiment.

Orienté vers de lointaines contrées je vais me promener sans but à travers des espaces vides. Il n'y a rien là que le pas de l'ailleurs à s'aventurer en dehors de présences. Rien que de l'absence qui se nourrit de nous. Je conçois que ces lieux conviennent à mon errance. Ils s'ouvrent très au-delà de ce qu'ils représentent en des fuites que ne limite aucun bord du fini. Je me meus avec l'art recherché des fantômes associés au réel. Ces monts désolés s'abandonnent à des ombres sans âme sur la crête de ruines qui ne sont là que pour mes yeux.

Chats insondables, votre regard est d'âme
Et nous fascine comme d'un feu les flammes.
Entrons en douce à pattes de satin
Partager le frisson de vos câlins.
Si vous ne saisissez pas qui nous sommes
Depuis toute la profondeur de vos sommes,
Au simple contact vous vous autorisez
Car de nos ondes, vous vous électrisez.
Vous nous maniez selon vos bons plaisirs
Et vos caprices qu'il est bon de saisir.
Par surcroît vous hantez les ruines du spleen
Dont vous exploitez la richesse des mines.
Au hasard de vos nocturnes aventures
Où vous vous tissez une créature ;
Celle qui s'échappe du fond de vos prunelles,
Vous puisez au savoir originel.

Vous chats, vous êtes les âmes itinérantes,
Les fantômes d'êtres de ces formes errantes
Que l'on rencontre sans jamais les connaître
Parce que chez vous la parole ne peut naître.

Le Grand Bé

C'est une tombe sans nom aucun
Ou peut-être celui de chacun
Où les âmes viennent se mêler
À l'abandon de l'isolé.
Que l'on ignore toute son histoire
Ou qu'il s'incarne en nos Mémoires,
C'est une ruine à se raconter
Même aux ignorants patentés.
En cet extrait de cimetière
Où se loge une vie entière
Un esprit flotte sur les esprits,
Et les plus obscurs y compris.

Soler

Bien des années après, sur la tombe de Soler
Nous sommes allés ensemble saluer au bord de l'air
Son esprit disparu à Monte Cassino
Mais qui réside ici loin des rives de l'Arno
Pour celle qui veut y croire en hommage à sa mère
Qui aima ce Soler presque au bord de la mer.
Ces amours furent en ruines entre les amoureux,
Mais il se peut aussi qu'elle se retrouve entre eux.

Ce sont des points divers où mon âme s'enchanté
Que toute cette nature dont le spectacle chante
À mon regard rêveur quand je voyage en train
Loin des ruines d'Alep, composant ce quatrain.

Le maudit du verbe

Par tous les bouts on le déteste
Ce fantôme venu de la peste
Comme si la rage crachait ses flammes
À gros débit coulant de l'âme.
Louis-Ferdinand est un maudit
Par lequel la prose reverdit
Et qui voyage vers nous encore
Entre les ruines de son décor
Jusqu'à briser à coups de gueule
Le silence où l'on n'est plus seul,
Et ramener dans le délire toute la situasse
Qu'il remue du fond de la crasse.
Il en touille beaucoup de la jaille
Où l'on s'enfonce jusqu'à la taille.
Il s'y repaît à grandes brassées
Au monde qu'il sait embrasser.

Un univers

En ses pensées ma mère conçut un univers
S'étendant bien plus loin que l'ailleurs de mes vers.
Je ne savais alors comment y aborder
Quand j'étais jeune garçon et plein de mes idées.

Aujourd'hui je le puis, et à travers l'histoire
De ce que fut son âme je me promène à voir.
Je défriche les espaces où elle s'abandonnait
Aux contrées de son rêve, comme si je lui venais.

C'est sur ce champ de ruines où m'amènent mes pas
Que je parcours les songes de ce qui l'occupa,
Et que j'en garde en moi le contact avec elle
Ancré bien plus profond que n'importe lequel.

Je l'ai perdue cent fois avant qu'elle ne soit morte. Pas même écrasée ainsi que je le redoutais, mais d'une fin de chatte agonisant avant la fosse commune qui les attend tous, tous les greffiers, les clébards. Elle a croisé la camarade au fond des ses pupilles, et l'autre, invitée, a mis les bouts à son âme comme l'on prend des parts au chagrin qui nous tient compagnie aussi fort que l'absence. Elle a trouvé les ruines à son passage.

Par les nuits de tourmente où le vent est mêlé
À des élans de pluie à la course affolée,
La tombe de ma mère je le sais est ruinée
Sans que j'y puisse rien, à ce ciel malmené.

Le désespoir est un deuil qui ne s'annonce pas
Et dont le vrai principe réside en l'abandon
Peu à peu de la vie au profit du trépas
À croire que plus que tout le reste il est un don
Lesté à nous depuis le temps de notre aurore
Ainsi que des ruines situées sous notre histoire,
Des catacombes insondables peuplées de morts
Où l'ombre est reine d'un bout à l'autre des couloirs.
Je les arpente tout seul, souvent perdu de peur
En les songes sans défense de la profonde nuit
Où le repos des morts se définit trompeur,
Car même au désespoir le néant est ennui.

Allongée sur mes écrits
Elle ne pousse aucun cri
Sauf un soupir de bien-être
À de mes ruines la fenêtre.
Elle se livre à du ménage
Entre les mots et les pages
De ces textes dont elle s'imprègne
Y signant ainsi son règne.
Ma chatte inspire mes papiers,
Et de mes vers jusqu'à mes pieds
Elle est une âme pour ma prose,
De son poil à sa langue rose.

La chevelure brune de ma mère couvre de nuit mes songes isolés. Lorsque je pense à elle, elle ne vient qu'au terme d'une longue attente, où je la sais ombre choisie. Ma mère se meut en tout silence où elle vécut en son absence. Le chant de ruines de sa parole fut de se taire. Elle se tue pour tous ceux qui jacassent en pure perte de mots oubliés. Elle renseigna sa biographie de la manière la plus discrète, à la faveur des errances où se lovèrent des inquiétudes soupirées. Il me subsiste comme un souffle d'elle là où je vais m'abandonner. Il ne me reste que d'y penser, et c'est mince pour se dépasser, tant j'aimerais à mon tour lui manquer.

Elle se tape du Rince-Cochon
À la taverne de la soif
Là où cette nuit nous couchons
À l'abri du vent qui décoiffe.
Elle est seule à se régaler
Mais ça va pas la désoler
Car elle se vit en société
Avec de quoi se contenter.
Elle lit dans l'ombre des paroles
Tout ce qui ruine les rapports
Entre les gens qui jouent un rôle
Et dont l'absence est le support.
Elle vit des riens abandonnés
Par nous, une fois le dos tourné.
Elle est une âme à nos errances ;
Le double de nos apparences.

L'enfantôme

Je vous présente un enfantôme
Qui de sa vie fut le symptôme
À cette femme inconsolée
Dont cependant je vais parler.
Il ne vécut que quelques mois
Avant que la mort en émoi
Ne se dresse à son chevet
Avec un goût d'inachevé :
"— Tu dois partir avant ton temps;
Quitter ce monde tambour battant,
Au gros de tous ces naufragés,
En ruines parmi les passagers. "
En ruines de ce qui ne fut pas,
Déjà frappé par le trépas,
Abandonné de son histoire,
Perdu en une âme transitoire.

La mère va vivre de cette absence
Comme si la mort prenait un sens
Pour elle, celui d'une ombre jetée
À jamais sur l'humanité.
Elle ne peut pas s'en dégager,
De son Treizième jusqu'à Angers.

Anne, sa fille est du voyage
Telle une complice, partout, sans âge.
Elle évoque parfois de ce sang
Comme une image du présent,
Le résultat d'une invention
Qui fixerait son affection
Très au-delà de ce qui fut
Jusqu'à de la mort le refus
D'entre les autres disparus,
Là où elle ne l'a jamais crue.
Pour elle, sa fille est une aura,
Le rêve enfui qui ne sera

En vrai qu'une ombre où elle projette
Les fantasmes dont elle est sujette.
Mais après elle met au monde
Une autre enfant qui est seconde
À porter les couleurs du nom
Comme si cette sœur montait au front,
En du deuil la seule héritière
Pour unique entrée en matière,
Avec en charge de succéder
Au fantôme d'une décédée.
Vaste programme que cette carrière
Où l'on dépasse ses arrières
Contrainte par une rivalité
Qui est tout à fait inventée.
Car la mère entretient la fièvre
Et de la morte et de son rêve,
Qu'assez souvent, elle nomme, elle cite
Comme une preuve de la réussite.

"— Anne aurait été conquérante,
Une jeune femme très différente
De toi, et beaucoup plus ma fille
Que toi, au sens de la famille. "
Elle s'en prend aussi à son homme
Qu'en des coups vengeurs elle assomme
De toute sa rage accumulée
Tant du couple, elle se sent volée.
Un jour de brouille du genre sanglant,
Un échange de propos cinglants
Oppose le gendre à la vieille femme,
Et le tout roule en mots infâmes.
Il lui sort d'un flot assassin
Une formule à dessein :
"— D'abord, vous avez tué Anne ! "
Dès lors, une nouvelle ombre plane.
Sa vie n'est plus qu'une défense
Contre le sort, contre l'offense,

Contre la lame plantée en elle
Qui coule d'un sang éternel.
Mais sa fille a pris la relève
De ses deux enfants qu'elle élève.
Ils sont ceux-là, d'Anne, les neveux,
Depuis les ongles jusqu'aux cheveux.
Ils lui valent comme une descendance,
Sans le savoir, une accordance,
Avec ce qui rayonne encore
D'elle, loin de l'âme ou bien du corps.

Je suis absent au monde parce que j'ai mieux à faire que le tour de sa ronde où gravitent les autres. Je suis absent au monde, non pas par caprice, mais par souci de me réserver une place à la face cachée des choses. Je suis situé sous les ruines du temple comme un gaspard planqué, solitaire, mais aussi proche de ses frères. Je suis le rat des vieilles pierres démolies à la recherche des poésies de ce qui fut, et je lis le silence comme les pages les meilleures de l'oubli.

L-F Céline

Antisémitte patenté,
Sur le génie ombre jetée,
Quand le sang est de sa liqueur
L'expression et le cri du cœur.
Dans les ruines de l'Allemagne en feu
Tu fuis les bombes tombées des cieux
Avec Bébert et ta danseuse
Et les rimes de ta prose causeuse.

Savez-vous qu'en vrai j'ai perdu la clef qui mène à mes ruines ? J'ai perdu la clef du chantier où se démolissent mes pensées ratées, et mes rêves enfouis ne peuvent les remplacer, même si je fouille en mon passé. Je n'ai que du neuf en stock à vous proposer, et avec ça je manque au vieux de ma personne. Je suis un homme sans ruines loin de mes bases. Je suis un homme sans rimes loin de ses phrases. Je suis un homme qui cherche son œuvre usée hors de la place des musées. Je suis un chercheur de l'avant qui de l'histoire est un fervent. Mais comment me réintroduire en ce qui fuit en coup de vent ? Je cherche la clef de ce qui reste.

Du plus lointain de ma jeunesse je la remets
Comme si nous nous aimions tous les deux à jamais.
Nous formons un vieux couple par-delà les années
Entraîné l'un par l'autre à se bien ramener
Au service de la prose tout au cours de la feuille
Afin de conjurer l'inspiration en deuil.
Je suis allié à Blanche sur le long de mes pages
Par tous mes personnages en un aréopage.
Et quand je suis perdu, elle vient me rechercher
Tout comme un naufragé, collé à son rocher.
Blanche est mon seul fantôme, couché sur le papier
Où elle se définit au long de douze pieds.

Longtemps après ma mort je serai de ce monde
Comme un qui cherche encore à donner de ses ondes,
Le meilleur de l'oubli dont il sera paré.
Quand je serai de vous pour toujours séparé
Je parlerai encore par mon âme d'aujourd'hui,
Car l'objet d'une pensée en rien ne se réduit.
Je vous serai un autre, présent quoique perdu,
Je serai de nos morts, toutes tendances confondues.
Longtemps après ma mort, je serai de l'absence
Celle qui donne à la vie entre nous tout son sens.

Déraciné par la tempête, il gît parmi les siens cet arbre. Mais au sol il est magnifique ; plus beau couché que debout. Il revit. Il se repose. Il reprend de la niaque sur un lit de feuilles. Et quand il se trouve d'aplomb, le voilà qui part vers d'autres cieux là où on l'attend. Car il faut savoir une chose que la plupart des gens ignorent : les grumes itinèrent. C'est pourquoi la forêt ne se ressemble jamais d'une fois à l'autre.

Il s'agit d'un ensemble de leviers, de poulies, de treuils actionnés par un réseau de pompes, de poids, de contrepoids sur le revers du monde. De quoi hurler au loup en guise de youyou, tellement c'est surprenant ce dessous de la peau du vrai. On n'en croit pas nos mires, Mathilde et moi. Notre hôte travaille avec l'aide de l'un de ses fils occupé à veiller au grain dès très jeune. Il ne se perd aucune main d'œuvre. Tous de la famille travaillent à leur poste. Et notre hôte d'annoncer la couleur de son art à modifier l'espace : "— Ça n'est pas fini ! "

Je ne suis pas un poète ; je suis un homme en ruines.
Je caresse les époques comme on se lève à l'aube en
le but d'être utile en dépit de ce fait que je me crois
futile. Je suis un rapporté à la situasse, un élément
qui se grise de songes à l'ailleurs. C'est pour ça que je
manque à toutes vos rencontres. Je rate les rencards
avec tous les autres tant je ne vois leur âme qu'au
regard de l'absence. J'ai pas le talent d'inventer ceux
qui me viennent visiter. Je suis en retard sur l'invite
de l'inspiration.

À des obsèques de fantômes, je suis allé
Par une nuit de mon ailleurs ensommeillé.
Je n'étais pas un invité de la maison,
Quoique j'ai pu m'ouvrir de nouveaux horizons.
Parmi les Autres, j'étais moi-même, me promenant
Sans être un mort ou ressemblant ; leur revenant.
Je leur venais les visiter en âme perdue
Entre deux songes, là où le rêve va distordu.
Je me trouvais venir à eux sur le retour
De cet échange après des songes le détour.

Et désormais, suite à cela, depuis les ombres,
Je me ménage tout un chemin et sans encombre.

Je vais à vous avec ce soin des rapportés
À la situasse de l'au-delà, vers vous porté.
Je suis de votre monde, accepté en coulisse
Au long de vos histoires dont je deviens complice.
Je suis votre nature sans révéler mon autre,
Et c'est ainsi qu'ensemble nous devenons des nôtres.

En ce jardin de nuit

Assis sous un clair de lune je fume la bouffarde
Comme si je m'inspirais de ce ciel de cafarde.
À mes songes elle s'invite pendant que je suis seul,
Elle n'est pas du genre à vous faire la gueule.
Excepté que je sais ne pas être l'unique
Pour lequel elle déploie toute sa mécanique.
J'aimerais de la lune être propriétaire
Comme si de son âme elle me vendait des terres.
Mais d'autres rêves s'y lovent en ce jardin de nuit
Des rêves que je fais miens où le monde me suit.